

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Autorité et liberté

Proposer un chemin de conversion

Pour comprendre ce que signifie exercer une responsabilité dans l'Église et dans le milieu monastique sans abuser du pouvoir et de la conscience, il est plus utile d'approfondir la thématique de manière positive que négative, et de comprendre aussi que, s'il y a des dérives, des abus parmi nos supérieurs et dans nos communautés, la solution est plus la conversion que la correction. Souvent nous cherchons à redresser les comportements erronés sans discerner quelle conversion est nécessaire pour qu'une personne, une communauté ou une situation se corrigent. Par contre, le Christ est venu relever l'humanité en proposant un chemin de conversion, un chemin de conversion à sa suite.

Il est important de comprendre cela. Je pense que nous faisons tous l'expérience, pratiquement à tous les niveaux de l'engagement pastoral qui nous est confié, que chaque tentative de corriger sans proposer un chemin de conversion reste stérile, sans fruit et ne change rien mais, au contraire, dégrade la situation. La tentation de vouloir redresser sans proposer un chemin de conversion contredit un principe exprimé par le Pape François dans l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, un principe que je considère comme fondamental : il est plus important d'initier des processus de vie que de conquérir des espaces de pouvoir.

Relisons ce paragraphe dans *Evangelii Gaudium* : « Un des péchés qui parfois se rencontre dans l'activité socio-politique consiste à privilégier les espaces de pouvoir plutôt que les temps des processus. Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tout résoudre dans le moment présent, pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation. C'est cristalliser les processus et prétendre les détenir. Donner la priorité au temps c'est s'occuper *d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces*. Le temps ordonne les espaces, les éclaire et les transforme en maillons d'une chaîne en constante croissance, sans chemin de retour. Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en événements historiques importants. Sans inquiétude, mais avec des convictions claires et de la ténacité. » (EG 223)

En analysant les situations d'abus de pouvoir et de conscience qui atteignent un point de crise extrême, comme un abcès qui crève, je n'ai aucune difficulté à reconnaître au niveau d'une personne ou d'une communauté particulière ce que le Pape décrit ici pour la société dans son ensemble. Il arrive souvent que même dans les monastères « pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation », certaines personnes refusent de promouvoir des processus qui

engendrent patiemment la vie de la communauté, aussi dans le domaine économique, des processus nécessaires de communion, de service réciproque, d'humble affirmation de l'autre plutôt que de soi-même.

Un danger déjà entrevu dans l'Évangile

Mais de cela nous parle, bien avant le Pape, toute la tradition monastique, la Règle de saint Benoît, et surtout à travers tout cela, Jésus lui-même dans l'Évangile.

Il est intéressant de noter qu'en parlant d'autorité et de pouvoir dans la communauté chrétienne, Jésus met immédiatement en garde contre le danger d'en abuser :

« Tenez-vous donc prêts, vous aussi : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra.

Que dire du serviteur fidèle et sensé à qui le maître a confié la charge des gens de sa maison, pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! Amen, je vous le déclare : il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce mauvais serviteur se dit en lui-même : Mon maître tarde, et s'il se met à frapper ses compagnons, s'il mange et boit avec les ivrognes, alors quand le maître viendra, le jour où son serviteur ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il l'écartera et lui fera partager le sort des hypocrites ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Mt 24,44-51)

Nourrir et guider

Le premier aspect qui rend dramatique toute responsabilité dans l'Église à tous les niveaux est le cadre eschatologique dans lequel elle est confiée et exigée. Jésus nous demande de l'assumer à l'intérieur de la vigilance qui attend la venue du Fils de l'homme. Qui reçoit un pouvoir dans l'Église n'est pas invité à penser d'abord à *l'espace* à l'intérieur duquel ce pouvoir devra être exercé, mais au *temps* défini par l'imminence imprévisible de la venue du Christ. L'autorité se vit dans le « Tenez-vous prêts » pour accueillir le Fils de l'homme qui vient accomplir l'univers et l'histoire. Ce « Tenez-vous prêts » est une attention très dense qui ne se contente pas de regarder les nuages dans l'attente du Christ comme ont fait les apôtres après l'Ascension : « Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé au ciel d'auprès de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel » (Ac 1,11).

Dans la parabole que nous venons de lire, Jésus dit explicitement ce qu'il faut regarder à la place des nuages : « Que dire du serviteur fidèle et sensé à qui le maître a confié la charge des gens de sa maison, pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! » (Mt 24,45-46)

Le serviteur est placé à la tête de ses compagnons de service « pour leur donner la nourriture en temps voulu ».

Cette image peut nous paraître un peu terre à terre, et pourtant, même au premier des apôtres, à Pierre, c'est-à-dire à la plus haute autorité dans l'Église, le Ressuscité ne confie rien d'autre au sommet de sa vocation : « Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment, plus que ceux-ci ? Il lui

répond : Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime. Jésus lui dit : Sois le berger de mes agneaux. Il lui dit une deuxième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment ? Il lui répond : Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime. Jésus lui dit : Sois le pasteur de mes brebis. Il lui dit, pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut peiné parce que, la troisième fois, Jésus lui demandait : M'aimes-tu ? Il lui répond : Seigneur, toi, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime. Jésus lui dit : Sois le berger de mes brebis. » (Jn 21,15-17)

Jésus vient de donner à manger à ses disciples : « Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre ... ». Un repas de poissons que Jésus a préparé lui-même et complété par les poissons apportés par les disciples que ceux-ci ont pris grâce au miracle rendu possible par la présence et la demande du Ressuscité (cf. Jn 21,1-14). C'est dans ce cadre eucharistique que Jésus demande à Pierre son amour pour qu'il corresponde au sien qui a donné la vie sur la croix pour Pierre et pour tous. C'est dans ce cadre eucharistique que Jésus donne à Pierre et à l'Église la mission de *paître* le troupeau. « Paître » veut dire surtout nourrir, donner à manger aux brebis, avoir le souci que celles-ci trouvent un pâturage, un lieu où ils peuvent manger de l'herbe verte et boire de l'eau fraîche.

C'est ce qu'exprime le psaume 22 :

« Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.
Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre ;
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom. (...)
Tu prépares la table pour moi devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante. »

Pour exprimer la triple demande de paître les brebis que le Ressuscité adresse à Pierre, le texte grec utilise deux verbes différents : *boskō* (Jn 21,15.17) et *poimainō* (Jn 21,16). Le premier verbe fait allusion au fait de « procurer la nourriture » au troupeau, le deuxième semble se référer au devoir plus complexe de « paître » le troupeau, c'est-à-dire de le conduire, de veiller sur lui, de le protéger, mais toujours aussi de lui procurer de l'eau et de la nourriture fraîche. Pourquoi fait-on paître un troupeau, pourquoi le guide-t-on sinon pour le conduire à des lieux herbeux et aux eaux tranquilles, comme le chante le psaume ?

Chaque rôle pastoral dans l'Église, chaque autorité sur les brebis et le troupeau confiée par le Christ contient toujours le devoir fondamental de nourrir les agneaux, les brebis, le troupeau pour qu'ils vivent et grandissent, pour qu'ils puissent être féconds et devenir capables à leur tour de paître d'autres brebis, de nourrir et de guider d'autres troupeaux.

Le rôle essentiel du pasteur (homme ou femme) est celui de nourrir les brebis afin qu'elles aient la vie.

Jésus le dit et le répète au chapitre 10 de l'évangile de Jean : « Moi, je suis le bon pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10,11). Comment la donne-t-il ? En se faisant pain de vie, en donnant son Corps et en versant son Sang comme nourriture et breuvage pour la vie éternelle (cf. Jn 6).

Le Pain c'est la Parole de Dieu

Ce don sacramentel du Christ n'est pas simplement du pain, n'est pas simplement du vin. C'est le Verbe de Dieu fait chair (Jn 1,14). De fait, comme le rappelle Jésus lui-même au démon pour s'opposer à sa tentation, « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4). Dans le texte qui est la source de cette citation, au livre du Deutéronome, Moïse explique que le don de la manne, de l'aliment physique procuré par Dieu pour le peuple, doit aussi nous amener à nous nourrir de la Parole de Dieu : « Il t'a fait passer par la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne – cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue – pour que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur. » (Dt 8,3)

Le pain de la Parole de Dieu nourrit et guide le peuple, et c'est seulement en se mettant au service de l'écoute de la Parole de Dieu, du Verbe de Dieu qui est le Christ, de l'Évangile, que le pasteur paît vraiment les brebis, les nourrit, les guide et les rend libres.

Pour cette raison, lorsque dans la communauté chrétienne il y a eu un mécontentement au sujet de la distribution de la nourriture matérielle, les apôtres ont immédiatement compris que l'essentiel pour eux était de servir le pain de la Parole : « Il n'est pas bon que nous délaissions la Parole de Dieu pour servir aux tables » (Ac 6,1).

Il est intéressant de noter qu'ensuite, même pour les diacres institués pour ce service aux tables, le ministère sur lequel on insistera en premier lieu ne sera pas ce service pratique mais encore et toujours celui de la Parole de Dieu, de l'annonce, de la catéchèse, du témoignage public. L'exemple de saint Étienne montre clairement que les diacres aussi donnent leur vie pour les brebis avant tout par l'annonce de la Parole.

Je ne peux pas approfondir cette thématique comme elle le mériterait. Mais je tiens à souligner que, si nous voulons comprendre notre vocation à exercer une responsabilité pastorale dans nos communautés et dans l'Ordre, à tous les niveaux, et si nous voulons comprendre comment éviter ou réparer les abus de pouvoir, il est important de se concentrer sur cet aspect. Si l'autorité dans l'Église est appelée à paître les brebis, le troupeau, si elle est appelée à nourrir et guider les frères et sœurs, nous ne devons pas oublier que ce ministère est pour le Christ essentiellement un service de la Parole de Dieu, de la Parole qui seule nourrit vraiment les cœurs des hommes et les guide sur le bon chemin.

J'ai répété en plusieurs occasions les derniers mots que l'Abbé Godefroy d'Acéy m'a dits avant de quitter l'alpage d'Hauterive pour une randonnée à vélo et en montagne au cours de laquelle il a trouvé la mort dans l'après-midi du 3 août dernier. Il nous avait rejoints, moi et l'un de mes confrères, la veille et aurait dû passer une semaine avec nous. Au moment de son départ, j'étais en train de peindre une aquarelle d'un

berger en chemin entouré d'une douzaine de brebis. Il s'est penché sur mon œuvre pour la regarder, et je lui ai dit qu'elle ne me satisfaisait pas parce que quelque chose n'allait pas dans les proportions entre le pasteur et les brebis. Il m'a répondu – et ce sont pratiquement les derniers mots de sa vie – : « Non, ça va bien. Mais on devrait donner des oreilles aux brebis ! »

Depuis, je ne cesse de méditer ce conseil et je comprends qu'il fait allusion au devoir essentiel que saint Benoît assigne à l'abbé d'un monastère. J'en ai parlé dernièrement dans mon homélie à l'occasion de la bénédiction abbatiale de l'abbesse de Seligenthal :

« Saint Benoît était parfaitement conscient que le premier service de l'autorité est le service de la Parole de Dieu à offrir sans cesse aux frères et aux sœurs comme lumière des pas sur le chemin qui nous conduit à la vie éternelle. Il semble même que toute la responsabilité du supérieur, sur laquelle il sera jugé lors de la venue du Christ, soit justement celle d'apprendre aux frères et aux sœurs à écouter l'appel du Verbe, l'appel de l'Époux à l'union avec Lui.

Saint Benoît écrit au chapitre 2 de la Règle : "L'abbé ne doit donc rien enseigner, établir ou commander qui s'écarte des préceptes du Seigneur ; mais ses ordres et ses enseignements doivent se répandre dans l'esprit de ses disciples, comme un levain de la divine justice. L'abbé doit se souvenir sans cesse qu'au redoutable jugement de Dieu, il devra rendre un compte exact de deux choses : de son enseignement et de l'obéissance de ses disciples." (Rb 2,4-6)

L'obéissance de ses disciples, avant d'être un "faire" est un "écouter", comme le suggère d'ailleurs l'étymologie bien connue du mot obéir : *ob-audire*. L'obéissance est une intense écoute qui implique toute la liberté et toute la faculté de décision, qui engage le cœur. Sans cette écoute il est difficile de suivre le Christ de tout son cœur, c'est-à-dire non seulement extérieurement, apparemment, mais réellement, de tout son être. Pour cela, l'écoute des disciples doit être la première préoccupation de ceux et celles qui les guident. » (Bénédiction abbatiale de Mère Christiane, Seligenthal, 19.08.2023)

Le domaine de l'autorité est la liberté

Être conscient que saint Benoît rend le supérieur ou la supérieure du monastère responsable, devant le jugement dernier de Dieu, « de son enseignement et de l'obéissance [c'est-à-dire de l'écoute] de ses disciples » (RB 2,6) signifie être conscient que le domaine de l'autorité dans l'Église, avant d'être une discipline, un bon fonctionnement et l'ordre des personnes et des communautés, est essentiellement *leur liberté attirée par Dieu à l'amitié avec Lui*.

Notre responsabilité n'est pas en premier lieu disciplinaire, c'est-à-dire que nous ne sommes pas tout d'abord responsables de ce que les frères ou sœurs font ou ne font pas. Le premier souci de Saint Benoît était plutôt que les brebis du troupeau « aient des oreilles » pour écouter la voix du Seigneur. Et cela est la responsabilité que chaque pasteur de communauté doit assumer, une responsabilité qui s'exerce avant tout par sa propre obéissance, par sa propre écoute de la Parole de Dieu, de la voix de l'Époux.

Cela veut dire que l'on ne combat pas les abus de pouvoir en premier lieu avec des protocoles de comportement visant à éviter les erreurs et les mauvaises attitudes. Certes, les protocoles aussi sont nécessaires, mais ils sont comme des digues qui ont sens et servent à quelque chose seulement si le fleuve coule. Quand le fleuve est à sec, les digues ne servent à rien.

Saint Benoît met l'abbé également en garde contre les dérives possibles dans l'exercice de son autorité : par exemple la préférence de personnes (RB 2,1ss.), ou apporter « plus de soin aux choses passagères, terrestres et caduques » qu'aux âmes (RB 2,33), ou bien la tendance au perfectionnisme qui pousse à racler la rouille jusqu'à ce que le vase se brise (RB 64,12), ou jalouser ses propres collaborateurs (RB 65,22). Négliger le conseil de la communauté ou des anciens est aussi un abus dans lequel l'abbé peut tomber (RB 3,13) ; ne pas corriger les frères vicieux par lâcheté peut également être un grave abus, un abus par omission dans l'exercice de l'autorité qui nous est confiée (RB 2,26). La Règle contient de nombreux exemples de la façon dont un supérieur ou une personne responsable d'un domaine de la vie communautaire peut faire un mauvais usage de sa responsabilité.

Mais la grande et constante préoccupation de saint Benoît est que l'abbé éduque l'écoute des frères par un enseignement de sagesse imprégné par la Parole de Dieu et de l'Église. L'enseignement qui transmet vraiment la Parole de Dieu, qui transmet vraiment le Christ, le Verbe de la vie, libère le cœur et l'âme des personnes parce qu'il n'attire pas à celui qui enseigne, qui gouverne, mais au Seigneur qui appelle chacun à le suivre, qui attire chacun à l'amitié avec Lui.

Quand ce devoir est négligé – et il est malheureusement souvent négligé, d'après ce que je peux voir – alors tout ce que demande le supérieur, tout ce qu'il exige, conseille, décide, permet ou interdit, tout peut devenir abusif, parce que c'est comme si l'on ne s'adressait pas à la liberté des personnes. Il ne s'agit pas tant de la liberté de pouvoir choisir soi-même mais de la liberté que Dieu attire à lui avec amour et comme amour. Si l'on ne s'adresse pas à cette liberté, si l'on ne s'adresse pas au cœur fait pour Dieu, on finit par s'adresser seulement à la volonté d'accepter ou de refuser d'entrer dans un schéma.

Avec d'autres mots : si l'on ne transmet pas la voix de l'Époux qui appelle et attire les cœurs à l'union avec Lui et en Lui, on propose inmanquablement une morale, des règles de comportement et non une vie, cette vie pour laquelle nous sommes créés par le Père et appelés par le Fils dans le don de l'Esprit.

Une autorité humble et pauvre

Vivre l'autorité de cette manière réclame la pauvreté, réclame l'humilité plus que des capacités. Surtout une pauvreté devant Dieu, l'humble pauvreté d'être les premiers à écouter, les premiers à avoir faim et soif de la Parole de Dieu plus que d'autre chose. Les premiers qui, par pauvreté, renoncent à s'assouvir par autre chose, par d'autres satisfactions qui ne sont pas le Christ, l'Époux qui vient.

Le serviteur infidèle de la parabole que j'ai citée au début est condamné parce que, en plus de maltraiter ses compagnons, il se met à manger et à se saouler de ce qu'il devrait donner à ses frères et ne souhaite plus que son maître revienne. « Si ce

mauvais serviteur se dit en lui-même : Mon maître tarde, et s'il se met à frapper ses compagnons, s'il mange et boit avec les ivrognes, alors quand le maître viendra, le jour où son serviteur ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il l'écartera et lui fera partager le sort des hypocrites ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Mt 24,48-51)

Jésus le nomme « hypocrite ». Dans son cas, l'hypocrisie consiste dans le fait de profiter à son propre avantage d'une tâche que le maître lui a confiée pour le bien des autres. Il abuse de son pouvoir en cherchant son intérêt au lieu de l'exercer pour les intérêts de son prochain et du maître lui-même. Il mange lui-même la nourriture qu'il devrait distribuer. Il prend pour lui ce qu'il devrait donner s'il était obéissant et fidèle : « Que dire du serviteur fidèle et sensé à qui le maître a confié la charge des gens de sa maison, pour leur donner la nourriture en temps voulu ? » (Mt 24,45)

Dieu nous confie une autorité, un pouvoir, pour donner à nos frères et sœurs la nourriture en temps voulu, pour transmettre aux autres la nourriture dont ils ont besoin selon le moment et les circonstances de la vie. Manquer à ce devoir par intérêt personnel est un abus hypocrite de la responsabilité reçue. L'autorité, la responsabilité est un charisme plus qu'une fonction. Dieu nous a donné les talents et les dons nécessaires au bien et à la croissance des frères et des sœurs. C'est un don de l'amour du Christ, un don du Bon Pasteur, et si ce don nous fait défaut, nous devons le demander avec la certitude de le recevoir, car Dieu ne nous refuse jamais ce qui est nécessaire au bien des autres. L'Esprit ne refuse jamais aux pasteurs les dons nécessaires pour la croissance et le chemin des brebis.

Quand je rappelle aux supérieurs leur devoir d'enseigner afin que les frères et sœurs puissent « avoir des oreilles » pour écouter le Seigneur et le suivre avec amour et ainsi vivre notre vocation avec amour et joie, ils me disent souvent qu'ils n'en sont pas capables, qu'ils se sentent vides, arides, sans idées. C'est une réponse qui traduit une approche et une interprétation erronées de l'autorité. Nous ne sommes pas appelés à transmettre ce qui vient de nous, nos idées, nos paroles. Nous sommes appelés à transmettre la Parole de Dieu. Et cela n'est pas possible sans recevoir d'abord ce que nous devons donner. Il n'est pas possible de donner sans demander ce don à transmettre. Et alors je constate souvent que c'est à ce niveau que se situe le vrai problème de nous, supérieurs hommes et femmes : nous ne demandons pas à Dieu sa Parole. En d'autres termes : *nous n'écoutons pas*, ou, en d'autres termes encore : *nous ne savons pas faire silence*.

Donner des oreilles aux pasteurs

J'ai raconté à un supérieur général ce que Dom Godefroy m'avait dit au sujet des oreilles des brebis. Il m'a répondu : « Très vrai ! Cependant, ce ne sont pas seulement les brebis qui ont besoin d'oreilles mais aussi les pasteurs ! »

Certainement ! Et même, ce sont les pasteurs en particulier qui ont besoin d'oreilles, des oreilles tendues vers Dieu, vers le Christ, mais aussi vers leurs frères et sœurs ; des oreilles attentives aux pauvres.

Tant d'abus proviennent justement du fait que certains supérieurs n'écoutent personne, ils n'écoutent qu'eux-mêmes. Ils n'écoutent pas Dieu dans la prière, ils n'écoutent pas humblement les supérieurs au-dessus d'eux, ils n'écoutent pas la communauté, ils n'écoutent pas leurs conseillers, etc.

Toujours dans la parabole que nous avons méditée, il y a une phrase qui nous aide à comprendre où commence l'abus du pouvoir de celui qui a reçu une autorité. C'est là où Jésus dit : « Mais si ce mauvais serviteur *se dit en lui-même* [littéralement : *dans son cœur*] : Mon maître tarde ... » (Mt 24,48). C'est précisément ici que commence l'abus : en se disant ce qui nous convient, ce qui semble nous offrir plus de pouvoir, plus de sécurité, en cultivant dans son cœur une fausse vérité sur le Christ et, en conséquence, sur tout et sur tous, un mensonge qui ne correspond pas à la réalité du Règne de Dieu. Car de fait, le Seigneur vient bientôt, il dévoilera l'hypocrisie de son serviteur infidèle et lui demandera des comptes sur tout.

Cette phrase nous aide à comprendre que, pour exercer avec vérité notre responsabilité, le plus important est de garder la vérité dans nos cœurs, dans nos pensées, et donc d'être toujours prêts à la conversion du cœur.

C'est aussi en cela que les supérieurs doivent s'entraider dans une amitié fraternelle. Qui a de l'autorité ne doit pas seulement veiller sur le troupeau : il doit d'abord veiller sur son propre cœur, sur ce que son cœur se dit à lui-même. Nous tenons des discours à notre cœur qui n'écoutent pas la voix de Dieu, qui écoutent plutôt la voix du tentateur, du diable qui nous charme en nous faisant miroiter son pouvoir mondain comme quelque chose de plus grand et de plus authentique que l'humble pouvoir du Christ crucifié, du Christ qui lave les pieds des disciples, du Christ qui se tient au milieu des autres comme celui qui sert, qui aime, qui se sacrifie, qui porte du fruit en tombant dans la terre et en perdant sa vie pour nous.

Ce travail de conversion du cœur n'est pas une ascèse intimiste et individuelle : c'est la « basse continue » d'un chemin synodal qui nous fait découvrir que marcher avec d'autres, s'écouter mutuellement, partager, c'est ce qui nous fait grandir en profondeur, ce qui nous fait progresser et nous purifie intérieurement en faisant de nous des instruments de communion. Car Dieu nous a donné un cœur assoiffé de communion, un cœur à l'image du Cœur trinitaire de Dieu dans lequel aucune Personne ne peut dire « je » sans penser au « nous ».

Mais c'est quelque chose que je ne peux qu'évoquer, même si c'est fondamental. Grâce à Dieu nous sommes en train de l'approfondir en marchant avec toute l'Église sur le chemin synodal de ces années dont nous avons tous tant besoin.